

Ah ! malheureux ! s'écria-t-il en se frappant le front, qu'as-tu fait de ton nom et de ton honneur ?

Après être resté un moment silencieux, son visage changea subitement d'expression. Il y avait dans son regard une sorte de rayonnement.

Il joignit les mains et se mit à genoux comme devant une image sainte.

— Maximilienne, ma chère Maximilienne ! prononça-t-il.

Il y avait dans sa voix une tendresse infinie.

— Oh ! comme je t'aime, comme je t'aime !

Un sanglot s'échappa de sa poitrine et de grosses larmes coulèrent lentement le long de ses joues.

Il se releva et se jeta sur le canapé où il se roula et se tordit dans les convulsions d'un affreux désespoir. Il poussait des gémissements, parfois des cris de fureur, et pleurait à chaudes larmes.

Vers une heure il entendit rentrer le comte de Rogas. Il se dressa brusquement, comme poussé par un ressort. Ses yeux se fixèrent sur une panoplie et plus particulièrement sur un couteau catalan, sans gaine, dont la lame longue et effilée, luisait, à la clarté de la lampe, avec des effets d'arc-en-ciel.

— D'où vient-il ? De faire son métier de grec, de voleur ! murmura-t-il sourdement. Ah ! ah ! il le faut faut bien : la fin du mois approche, et le comte de Montgarin a besoin d'argent !

On ne saurait dire ce qu'il y avait d'amertume, de douleur profonde dans la façon dont il prononça ces derniers mots.

Il entendit José Basco traverser le salon.

— S'il vient ici, l'infâme ! reprit-il en se rapprochant de la panoplie, je suis capable de lui plonger la lame de ce couteau dans la poitrine.

Mais le bruit des pas du Portugais cessa de se faire entendre. Il venait de rentrer dans sa chambre.

Une flamme passa dans le regard du comte de Montgarin, et il eut un sourire étrange.

Il se jeta tout habillé sur son lit, et il passa le reste de la nuit éveillé, laissant tourbillonner dans sa tête toutes sortes de pensées désordonnées.

A huit heures il sortit de sa chambre et alla s'asseoir dans le salon où François venait d'allumer du feu.

José Basco était déjà levé ; un instant après il vint rejoindre Ludovic. Ils se serrèrent la main.

— Aujourd'hui, mon cher comte, vous êtes le chevalier de la Triste Figure, dit José ; je parie que vous n'avez pas fermé l'œil de la nuit. Vous êtes toujours inquiet, avouez-le.

— Si je disais le contraire, je mentirais.

— Après ce que je vous ai dit hier au soir, vous devriez être rassuré.

— Mon cher José, répondit Ludovic avec un sourire forcé, je n'aurai plus aucune inquiétude quand Maximilienne et moi nous aurons signé notre acte de mariage devant M. le maire paré de son écharpe tricolore.

— Nous y arriverons, encore un peu de patience.

— Vous savez bien que je n'en manque point. J'ai un conseil à vous demander.

— Je suis prêt à vous le donner.

— Dois-je aller aujourd'hui à l'hôtel de Coulange ?

— Mais tous les jours, mon cher comte, tous les jours. D'abord, c'est pour vous un devoir d'aller prendre des nouvelles de la marquise. Et puis il est bon que vous sachiez un peu ce qui se passe. Au fait, vous avez une physionomie de circonstance, elle ne manquera pas de produire son effet.

— Vous avez la même pensée que moi, José ; je me disais cela tout à l'heure en me regardant dans une glace.

— Naturellement, vous direz au marquis et à la marquise que, de notre côté, nous nous sommes mis à la recherche de Mlle de Coulange. Comme un homme très-pressé, qui sait combien les instants sont précieux, ne restez que quelques minutes à l'hôtel de Coulange ; ne vous asseyez même pas. Vous êtes trop tourmenté. Vous ne pouvez pas rester en place. Vous n'avez plus qu'une pensée : retrouver Maximilienne. Vous avez passé la nuit à visiter les quartiers excentriques de Paris. Malgré votre répugnance, vous n'avez pas hésité à pénétrer dans toutes sortes de bouges, dans les véritables coupe-gorge. Mais vous avez réfléchi et vous êtes à peu près convaincu que ce misérable Sosthène de Perny à conduit Mlle de Coulange aux environs de Paris. Vous allez vous mettre à fouiller toute la banlieue, rien n'échappera à vos investigations, vous irez partout, quêtant pour ainsi dire des renseignements.

De cette façon, ils seront prévenus et il ne leur paraîtra pas extraordinaire que vous ayez retrouvé Maximilienne.

Ah ! tâchez, si c'est possible, de savoir ce que fait cet agent de police qu'on appelle Morlot.

— Je le saurai. Si j'allais tout de suite faire une visite au marquis et à la marquise ?

— Rien ne vous en empêche.

— Alors, à ce soir.

— Au pont de Bougival.

Le comte de Montgarin arriva à l'hôtel de Coulange comme Morlot sortait du cabinet du marquis. Ils se rencontrèrent dans l'antichambre.

— Eh bien, avez-vous quelque chose à me dire ? demanda Morlot.

— Oui beaucoup de choses.

— Nous ne pouvons pas causer ici, reprit Morlot ; faites votre visite à M. le marquis et venez vite me trouver rue Rousselet.

Ludovic ne resta que quelques minutes avec le marquis et s'empressa de rejoindre Morlot à qui il raconta la longue conversation qu'il avait eue avec le faux comte de Rogas.

— Ainsi, dit Morlot, quand Ludovic cessa de parler, il a prétendu qu'il n'était pour rien dans l'enlèvement ?

— Oui.

— Maintenant, je vois clair dans son jeu. Comme je l'avais parfaitement deviné, il a voulu me dépister en me lançant sur Sosthène de Perny. Evidemment, il croit que j'ignore qu'il est le complice de Sosthène. Il faut lui laisser sa conviction. Quand à vous, monsieur de Montgarin, continuez sans défaillance ce que vous avez si heureusement commencé. Surtout, monsieur le comte, tenez-vous constamment sur vos gardes : vous avez affaire à d'habiles coquins. Défiez-vous, car, avant de se livrer complètement, ils peuvent vous soumettre à certaines épreuves. Je n'ai pas à vous cacher que si maintenant, ils éventaient votre ruse, nous aurions beaucoup à craindre.

Dans huit jours vous rendrez Maximilienne à sa mère, vous a-t-il dit. C'est long, huit jours. Je trouverai, je l'espère, le moyen de ne pas attendre si longtemps. Mais, avant tout, il faut que nous sachions où ils ont enfermé leur prisonnière. Ce soir vous allez vous trouver avec eux. Qui sait ? ils vous le diront peut-être. Mais, pour cela, il faut que vous sachiez leur inspirer une entière confiance. Vous avez pu tromper le faux comte de Rogas ; c'est bien. Mais ce n'est pas assez, il faut réussir également près des autres. Ne craignez pas de vous mettre à leur niveau.

Je vous le répète, ne voyez que le but à atteindre. C'est par vous que Mlle de Coulange doit être sauvée. De Rogas et les autres se sont servis de vous pour leurs crimes, moi je vous emploie pour leur châtimement !

Après un silence, Morlot reprit :

— C'est à Bougival que vous vous trouverez ce soir avec eux. Comme ce serait facile de s'emparer des trois bandits ! Mais je résiste à la tentation.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai peur pour Mlle de Coulange. Ah ! si nous savions où elle est !

Morlot continua :

— Le faux comte de Rogas vous a donné rendez-vous devant le pont de Bougival ; c'est donc à Bougival même ou dans une des communes avoisinantes que Sosthène de Perny a conduit Mlle Maximilienne. Je connais parfaitement tous les environs de Paris ; or, de ce côté, à Rueil, à Chatou, à Croissy, à Bougival, il y a, plus que partout ailleurs, de nombreuses maisons isolées, de charmantes villas que leurs propriétaires n'habitent que l'été. A n'en pas douter, c'est dans une de ces maisons isolées, où peuvent se commettre tous les crimes, que Mlle de Coulange est enfermée et gardée par Sosthène de Perny et Armand Des Grolles.

Maintenant supposons que je m'empare ce soir des trois complices et qu'ils refusent de parler. Que devient votre fiancée ? Assurément, on peut envoyer dans le pays vingt-cinq et même cinquante agents chargés de visiter l'une après l'autre toutes les habitations suspectes ; mais deux, trois, quatre jours et plus peuvent se passer en recherches inutiles. Pendant ce temps, Mlle de Coulange, qui ne voit plus personne, qui n'entend plus de bruit autour d'elle, comprend que ses ravisseurs l'ont abandonnée. Elle essaye vainement de sortir de prison, si ce n'est pas un cachot. Elle appelle à son secours, ses cris ne sont pas entendus. Alors, de nouvelles terreurs la saisissent. Elle se voit condamnée à mourir de faim. Que faire ? Rien. Elle est comme dans un sépulcre. Bientôt toutes ses forces sont épuisées, elle éprouve des tortures sans nom. Oh ! la faim et la soif, deux épouvantables choses !... Enfin elle s'affaisse ou tombe, peut-être pour ne plus se relever.

— C'est horrible, monsieur Morlot, et j'en suis épouvanté.

— Eh bien, voilà pourquoi je ne veux point profiter ce soir de l'occasion qui m'est offerte de m'emparer des trois misérables que je poursuis et dont je veux le châtimement. Encore une fois, ne pensons, quant à présent, qu'à Mlle de Coulange et à sa pauvre mère. Monsieur de Montgarin, il faut, avant tout, délivrer votre fiancée.

— Ah ! pour cela, vous pouvez compter sur moi.

Le jeune homme se leva pour s'en aller.

— Allons, bonne chance, monsieur de Montgarin ! dit Morlot.